

En 1952, lorsque M. Lopez, grand architecte parisien (il mesurait presque deux mètres), bâtisseur de la tour Montparnasse vint à Quimper sur son chantier du moderne internat du lycée Brizeux, il fut fasciné par les bas-reliefs [de la gare de Quimper], car ayant beaucoup voyagé en France et en Navarre, il n'avait en aucune gare rien vu de semblable. Il avait alors commande de nouveaux bâtiments pour le lycée Jean-Macé à Brest et pour l'internat du lycée Brizeux à Quimper, et comme la loi prescrivait de consacrer 1 % du devis des travaux de ce genre à des œuvres d'art. Il décida de recourir à la céramique polychrome en bas-relief.

Il voulut d'abord concrétiser son idée dans le projet du lycée Jean-Macé à Brest. L'affaire tourna court pour des raisons du cadre budgétaire où la contribution de la ville de Brest parut trop lourde aux édiles.

Par contre le projet pour le lycée Brizeux prit corps et ce fut le début d'une longue histoire et la commande me fut attribuée, conjointement à Mme Pallet, épouse de M. Lopez (peintre et décoratrice) partageant l'enveloppe des crédits pour son intervention en tant que prescriptrice des travaux, des tissus colorations, revêtements de sol, rideaux.

Je fis donc des devis, des maquettes. L'un des panneaux devait dire l'Armor, l'autre l'Argoat, l'un et l'autre de 2m40 sur 9 m.

Les premiers contacts avec M. Lopez datent de 1952 et l'arrêté d'attribution de l'ouvrage est daté du 5 mai 1960 et le bas-relief fut terminé en 1962.

Je mis le premier bas-relief en place. Il fut certes bien reçu, mais... Puis je m'attaquai au second, Argoat, non sans avoir eu d'autres travaux à assumer.

Je menai mon ouvrage du même pas tranquille commandé par la nature de l'argile et ses rapports avec l'air, l'eau et le feu des jours. Un jour je pars l'étaler sur le plan incliné de sa naissance... et voir ce que j'avais rêvé, un parcours dans l'espace et le temps. Commencant dans la clairière où Corentin l'ermite du « Nevet » offrait un repas de poisson miraculeux au roi Gradlon et à ses chasseurs. Puis sortant de l'orée du bois un cortège de noce suivait des époux à cheval que saluait un paysan tractoriste derrière lequel l'horizon s'ouvrait sur un paysage de blanches achélèmes dominant un petit clocher tandis qu'une vache pensive contemplait la scène bucolique et l'on entraît ensuite sous une frondaison où le druide au son d'une harpe bardique cueillait le gui du chêne, armé de la faucille d'or juché sur un dolmen et dans les registres inférieurs entre les buis et la bruyère et l'herbe de la Saint Jean couraient le renard, le cerf, la belette et un oiseau bleu tombé d'une armoire...

Je casai le tout dans une camionnette de location, avec des sacs de plâtre et ma caisse d'outils et je me pointai au lycée Brizeux.

Je n'eus pas besoin de débarquer mon bazar car l'on me fit savoir qu'il n'y avait pas lieu d'en prendre la peine, le comité des élèves ayant décidé que cette paroi allait être consacrée au bar, dont les placards étaient déjà scellés au mur.

Rentré à l'atelier, je rangeai le bas-relief sur un bloc d'étagères, où il reposa 17 ans. Ce long sommeil après une naissance difficile prit fin en 1984.

En ce temps-là, le conseil régional de Bretagne voulut siéger dans ses propres murs, en l'occurrence un hôtel particulier à Rennes où l'on construisit la salle d'assemblée dans le jardin - grand amphithéâtre pourvu d'une salle des pas perdus, de barreaux, de pièces de réunion, d'un bar et d'une salle de détente.

Budget contenant une enveloppe destinée à des œuvres d'art grée par le Fonds Régional d'Art Contemporain. La commission dudit fonds choisit la salle de détente comme l'un des lieux où devait s'exprimer l'art contemporain : au fond de la salle, une surface murale de 10 mètres sur 2m50 était vierge.

Il y eut donc des propositions venant de divers horizons et il semble que plutôt que de susciter des créations à naître, on désira trouver du prêt-à-porter, et des propositions arrivèrent sur les bureaux du FRAC et l'une d'elles consistait en trois toiles qu'on présentait comme un triptyque coïncidant avec l'espace à remplir : trois pièces d'un peintre tardif de l'école de Paris dont le sujet n'avait aucun rapport avec la région bretonne, qui dormaient dans les caves d'un marchand d'art.

Or, Pierre Quiniou, peintre et conservateur du musée des beaux-arts de la ville de Quimper, siégeait *ès qualités* à la commission de choix. Il n'eut pas de peine à représenter que d'abord ces peintures n'avaient rien qui pût détendre les conseillers lorsqu'ils venaient en cette salle pour une pause-café ou des conversations informelles et en outre elles représentaient des scènes urbaines déclinées en tons blafards situées sur la butte Montmartre ou dans n'importe quel arrondissement parisien et qu'on pouvait en cette occasion faire jouer la préférence régionale.

Fort de l'acquiescement exprimé là-dessus par les autres membres, il révéla à Mme Françoise Chatel, conseiller artistique régional et rapporteur de la commission, qu'un certain Pierre Toulhoat possédait dans ses caves un bas-relief de céramique dont les dimensions cadraient parfaitement avec le cas de figure.

Et le comité technique d'achat délégua à Mme Chatel la mission d'aller voir l'œuvre. Pierre Quiniou me téléphona en ces termes : « Pierre, passe la tondeuse sur ton gazon, dresses-y l'échafaudage qui te sert à la pose des vitraux et étale le bas-relief sur le gazon. »

Pierre Quiniou arriva les jours suivants avec Françoise Chatel. Ils grimpèrent sur le praticable qui dominait le bas-relief et elle dit : « je prends ».

Après les formalités d'usage - approbation de la commission - discussion du prix et des modalités de paiement, la commande me fut signifiée et je fis la pose dans les semaines qui suivirent.

Le peintre parisien dont les toiles furent écartées est Héliou.